

## Détours heureux *Route 132 de Louis Bélanger*

Nicolas Gendron

---

Volume 28, numéro 4, automne 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61033ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Gendron, N. (2010). Compte rendu de [Détours heureux / *Route 132 de Louis Bélanger*]. *Ciné-Bulles*, 28(4), 38–39.

# Détours heureux



NICOLAS GENDRON

Un homme voit son garçon mourir, et tout son monde bascule. Quoique douloureuse, l'étincelle de départ de cette histoire est classique; la suite, un peu moins. Frappé de plein fouet par le deuil, cuvant sa bière, Gilles (François Papineau, tout en retenue) rencontre par hasard un ami d'enfance, Bob (Alexis Martin, en équilibre entre le drôle et le drame), petit magouilleur sympathique avec qui il a déjà fait les 400 coups. Le lendemain, les voilà partis sur la route 132 vers le Bas-Saint-Laurent et la Gaspésie presque sans bagages et sans argent, rêvant d'un vol de banque facile loin de « l'incubateur à police » qu'est Montréal. Du coup, Gilles rate sciemment l'enterrement de son fils, et les premiers pas de sa guérison.

Au premier coup d'œil, la filmographie de Louis Bélanger semble traversée par des personnages sans grande envergure: entendons-nous, pour ce qu'ils sont, leur quotidien, et non pas pour leur moelle dramatique, leur présence substantielle. Des personnages modestes, anonymes, « nés pour un p'tit pain » comme le veut l'expression québécoise, en apparence dépourvus

d'ambition, si ce n'est celle de vivre un jour à la fois. Peut-être aussi parce qu'ils y sont nombreux à commettre des « crimes » sans envergure.

Dans **Post-Mortem**, son tout premier film qui l'avait révélé d'une manière viscérale, une femme séduisait les hommes pour commettre ses larcins. Rien à déclarer. Puis la mort qui s'en mêle. Et un apathique employé de la morgue la ramène à la vie en lui faisant l'amour. Comme quoi le tracé de chacun ne leur appartient pas. Campé en 1989, **Gaz Bar Blues** brossait avec tendresse le portrait d'une famille de pompistes et de sa clientèle mâle au possible, donc avare d'épanchements émotifs, mais forte en gueule. On y pige dans la caisse, on y improvise un *hold-up* pendant qu'à Berlin, on s'approprie sans vergogne les vestiges du Mur.

Adapté d'une pièce de George F. Walker, **Le Génie du crime** marquait une rupture par sa mise en scène résolument théâtrale, ses airs de huis clos hystérique et ses dialogues vinaigrés; mais toujours ces personnages fauchés, bandits à la petite semaine,

démunis devant l'absolu. À partir du livre de Trevor Ferguson, Bélanger signe son premier film dans la langue de Shakespeare, **The Timekeeper**, moins personnel certes, toutefois teinté du même regard sociologique très juste. En arrière-plan, la construction du chemin de fer canadien; à l'avant, un contremaître aux dents longues et des employés besogneux qui tentent de renverser la vapeur.

On en vient à **Route 132**. Le duo de personnages, plus que l'exposition du deuil — un sujet mille fois disséqué au cinéma —, constitue le vrai liant de ce *road-movie* rafraîchissant. Les deux hommes s'opposent et se complètent dans l'aventure avec nuances. Leur personnalité, leur code d'honneur et leur échelle de valeurs sont tout simplement irrésistibles, en grande partie grâce à la chimie des acteurs et aux dialogues pétants de répartie dans lesquels on perçoit bien l'heureuse influence d'Alexis Martin, avec sa nouvelle casquette de coscénariste, quoique Bélanger ne soit pas dépourvu de talent en la matière. Il y a Gilles et son comportement autodestructeur, qui se fiche bien de s'attirer des en-



nuis. Il a perdu ses repères, sa tête est ailleurs; en témoigne sa touchante lubie de savoir si son garçon n'aura pas froid sous la terre, l'hiver venu. Il est judicieux que Bélanger et Martin l'aient imaginé professeur d'université en sociologie, capable à la fois de cambrioler un guichet automatique et de confronter un curé sur ce principe selon lequel l'enfant à naître est une « dette » à payer aux chrétiens d'antan. À l'inverse, Bob est l'archétype parfait pour chanter *Je suis cool* de Gilles Valiquette autour d'un feu de camp! D'un côté, il insiste pour dire qu'il est « receleur, pas voleur ». De l'autre, il n'hésite pas à se mouiller, au sens propre comme au figuré, ce qui donne lieu à plusieurs moments de franche rigolade, telle cette scène où il s'insurge de l'insalubrité d'un centre d'hébergement. Voleur ou pas, l'homme a des principes.

À cause d'une certaine pudeur — ou prudence, on ne saurait dire —, la part émotive du film apparaît moins assumée. Ce ne sont pas tant l'amourette légèrement télégraphiée et les clichés sur la ville et sur la campagne qui agacent; on s'en moque gentiment, chacun à leur tour, et ces boutades

détendent l'atmosphère plus qu'elles ne détournent l'attention. Ce ne sont pas non plus les hasards forcés (un de ceux-là donne l'image la plus vibrante du film, celle d'un cimetière marin visible au gré de la marée), puisqu'il est évident que tout devient prétexte à rouvrir la plaie de Gilles encore béante: les enfants jouant dans la rue ou riant au sortir de l'église, une gamine laissée sans surveillance, l'évocation d'un orphelinat bosniaque, etc. Néanmoins, les leçons à tirer du deuil sont un peu trop appuyées. François Papineau et Denise Gagnon, tous deux de **Trois Temps après la mort d'Anna**, partagent d'ailleurs une scène rappelant la dernière réalisation de Catherine Martin, alors que la protagoniste, endeuillée elle aussi, se sentait soudainement moins seule de découvrir que ses ancêtres avaient « l'habitude » de perdre des enfants. *Idem*, ici. Ce qui fait dire au personnage de Gagnon: « Gaspille pas ta force sur ce que tu ne peux pas changer. » Ces passages flirtent avec le danger de la surécriture. Mais, par-dessus tout, la quête de l'homme prime sur son drame, l'envie de découvrir où cette **Route 132** le mène est sincère, nous transportant du début à la fin

grâce à des images et une musique toniques, organiques. Et d'abord grâce à ce goût qu'a Bélanger d'aller à la rencontre du monde par le biais de la fiction, renouant avec l'humanité contagieuse de ses premiers films. ▀



Québec / 2010 / 113 min

**RÉAL.** Louis Bélanger **SCÉN.** Louis Bélanger et Alexis Martin **IMAGE** Pierre Mignot **MUS.** Benoît Charest et Guy Bélanger **MONT.** Claude Palardy **PROD.** Denise Robert, Daniel Louis, Fabienne Larouche et Michel Trudeau **INT.** François Papineau, Alexis Martin, Sophie Bourgeois, Andrée Lachapelle, Gilles Renaud, Janine Sutto, Gary Boudreault, Benoît McGinnis **DIST.** Alliance Vivafilm